

AVANT-PROPOS

Introduction à une question insistante

La référence : une obsession de philosophes

“Il n’est pas douteux que derrière ces discussions sur Pégase, les chimères, le cercle carré, se profile une certaine angoisse ontologique, engendrée par certaines visions tenaces (...) on peut presque sentir de l’anxiété dans ce passage de Russell : «Meinong a prétendu que nous pouvons parler de la *montagne d’or*, du *carré rond*, et que nous pouvons rendre vraies des propositions dont ces termes sont les sujets (...). Dans ces théories il me semble qu’il y a absence de ce sentiment de la réalité qu’on doit toujours conserver, même dans les études les plus abstraites» (...)” [Linsky, 1974, p. 174].

Ce que Linsky avançait ainsi, en concluant sa synthèse sur le problème de la référence et sa “position centrale dans les discussions philosophiques”, on a envie de l’appliquer aujourd’hui aux positions des linguistes sur le même problème. La prolifération des analyses sur des objets inexistantes ou par trop fluctuants et sur les termes (pleins ou vides) qui s’y réfèrent, aurait-elle introduit dans la positivité des sciences du langage, l’ontologie et l’inquiétude qui, selon Linsky, l’accompagne ? L’interrogation sur la “continuité référentielle” d’un poulet “vif et gras” après découpage en morceaux et cuisson, et sur l’incertitude éventuelle de la marque morphologique qui anaphorise la chose dans l’énoncé final de la recette, ne relève-t-elle pas d’une “interrogation sur les essences”¹ plus que d’une décision linguistique s’imposant à la cuisinière ?

Il semble que l’on retrouve ce que la philosophie la plus ancienne avait noué (*le logos dit l’être*) et Aristote dénoué ou suspendu (*parler c’est signifier quelque chose*) [Cassin, 1992], qui n’a jamais cessé de hanter les philosophes, en particulier, dans la tradition empiriste, ceux qui

¹Cf. *infra* sur les “référents évolutifs”; la remarque est de [Apothéloz, Reichler-Beguelin, 1995].

s'inquiètent de la vérité dans les usages trompeurs des langues naturelles. Cette préoccupation, présente dans la tradition logico-grammaticale, avait été généralement écartée, en même temps que la logique, dans la grammaire comparée et la linguistique historique : dans la perspective positiviste de la linguistique du XIX^e siècle, seule compte la description des "faits", présumée pure de toute spéculation, et le rapport de la langue au monde, allant de soi, ne fait généralement pas l'objet de réflexions particulières.

Le problème a été réintroduit et les linguistes ont retrouvé les philosophes, en quelque sorte en deux fois : avec Saussure d'abord, fondant la linguistique générale sur une théorie du signe, par où il la rattache à une sémiologie à venir. Bien qu'apparemment indépendante des sémiotiques de Locke ou de Peirce, la sémiologie ainsi annoncée restera à préciser dans sa différence : simple variante terminologique ou autre conception des signes ? La question est toujours à l'ordre du jour [Bouquet, 1997 ; Fehr, à paraître] et concerne, en tout cas, la place à donner au référent dans l'analyse, ou plutôt, dans les termes saussuriens, à l'objet ou la chose. Alors que pour Peirce l'objet, présent dans le processus de sémiose, devient signe à son tour, dans le glissement indéfini d'un monde où tout est signe², on sait que Saussure, dans le *Cours de linguistique générale* (ici, CLG), l'a résolument écarté de l'analyse linguistique :

"Le signe linguistique unit non une chose et un nom mais un concept et une image acoustique" [CLG, p. 100].

et plus clairement encore dans les notes manuscrites :

"Si un objet pouvait, où que ce soit, être le terme sur lequel est fixé le signe, la linguistique cesserait instantanément d'être ce qu'elle est, depuis (le sommet) jusqu'à (la base) ; du reste l'esprit humain du même coup comme (il est évident à partir de cette discussion)" (N12 (3299), ed. Engler, I, p.148)³.

Mais on sait aussi que la controverse à ce sujet a été incessante chez les linguistes depuis la parution du CLG. Elle s'est développée d'abord comme une contestation de l'*arbitraire du signe* et de ce qu'on a très vite appelé la "clôture du système" ; aujourd'hui il n'est plus nécessaire de contester dans ses propres termes un immanentisme qu'on juge affaibli et la relation langue-réalité, avec le soutien des recherches cognitives, est désormais interrogée par la pragmatique dans les termes empruntés à la philosophie du langage : *référence* ou *référent*⁴. C'est ici le deuxième temps du retour des linguistes à la problématique philosophique ; il a associé le mouvement anti-saussurien de la pragmatique qui, en France, a cherché ses premiers appuis du côté de Benveniste⁵, et les différents courants de sémantique se définissant par rapport à la logique anglo-saxonne. Dans tous ces cas la réflexion linguistique retrouve, avec le souci

²"(...) the universe which we are all accustomed to refer to as the truth, (that) all this universe is perfused with signs, if it is not composed exclusively of signs", cité en épigraphe par T. A. Sebeok en 1977, in [Steiner, 1979, p. 123].

³Cf. *infra* l'article de P. Caussat qui voit dans le CLG "la contestation continue et résolue de tout le discours de la référence".

⁴Le choix du terme "référence" tient probablement à la traduction française de *Bedeutung* que Frege [1971] distingue de *Sinn*, le "sens".

⁵Sur le rôle de Benveniste, cf. dans ce numéro l'article de Caussat ; sur les sémantiques, cf. [Nef, 1992] et, dans ce numéro, V. Nyckees.

de la réalité et des évidences, la tradition philosophique de l'ontologie dans son versant réaliste ; on peut supposer que les philosophes, s'ils s'intéressent aux linguistes, ont cessé d'être "sidérés" par leur indifférence au "réel extra-linguistique", selon les termes de F. Jacques⁶.

En effet, les deux paradigmes de la signification que ce dernier développait naguère, "ces deux profils de développement (de la sémiologie) séparés pour l'essentiel", relèvent désormais de l'histoire du *linguistic turn*, dont son texte fait une présentation très éclairante. Rappelant que "longtemps la théorie du sens a été réglée par autre chose que la réalité du signe : présence de l'être, rapport à l'essence, renvoi de l'idée à l'objet de l'idée, de la représentation mentale au représenté", il oppose avec "l'avènement de la question du langage (...) deux styles de pensée passablement étrangers qui radicalisent eux-mêmes deux versions de la sémiologie". D'une part "une pensée de la *différence* (...) [qui] cherche à produire la signification dans un autre champ que les visées intentionnelles d'un sujet" et "considère la *valeur* plutôt que le sens, le système plutôt que la nomenclature étymologique, le fonctionnement plutôt que l'origine" ; de l'autre, "une philosophie qui a privilégié le problème de la *référence*", où ce qui compte c'est "le système des propositions et leurs significations publiques, qui autorisent le langage à jouer le rôle de médiateur vers le réel, naguère dévolu à la représentation. (...) question bimillénaire de l'homme à l'Être, (...) de l'être comme référent" [Jacques, 1989, p. 492-494]. D'un côté Saussure, de l'autre Peirce, Frege, Russell, Wittgenstein...

En conclusion de son long développement sur ces deux histoires, trop longtemps étrangères l'une à l'autre, F. Jacques annonçait le dépassement nécessaire et déjà en cours de réalisation de cette opposition devenue périmée, "car un nouveau paradigme est entré en lice : l'interlocution, transcendantal de toute situation de discours" [*ibid.*, p. 511].

... devenue une affaire de linguistes

Cette opposition cependant existe toujours ; elle s'est déplacée à l'intérieur de la communauté des linguistes dans la mesure où ils ont été bientôt nombreux à accueillir les apports de la philosophie du langage pour élaborer une compétence langagière, plus large et plus diverse que la compétence linguistique qui retient les linguistes de "la langue". De fait les recherches pragmatiques et sémantiques sont elles-mêmes divisées selon le rapport qu'elles entretiennent avec les modèles formels⁷ ainsi qu'avec les sciences cognitives, dont l'objet est moins d'interpréter les énoncés que d'éclairer l'opération (psycholinguistique) par laquelle la langue entre en relation avec le monde. Parler de référence au sens de *réalité vs modèle mental*, devient une ligne de clivage à l'intérieur d'un

⁶"Longtemps les linguistes européens, dans la lignée saussurienne, ont travaillé sur les signes et les phrases, en faisant abstraction de la référence (...). Les logiciens qui travaillaient sur les conditions de vérité des énoncés à partir d'une décision épistémologique pratiquement inverse, en étaient sidérés" F. Jacques [1989, t. I, p. 501].

⁷Cf. *Sémiotiques*, n° 9, 1995, «Théories sémantiques et modélisation», dir. par Co Vet.

⁸Cf. *Sémiotiques*, n° 8, «Anaphores, marqueurs et interprétation», dir. par G. Kleiber.

même programme de recherche. Ainsi — pour ne citer que les travaux récents — alors que W. De Mulder [1995]⁸ annonce (avec des guillemets de précaution) des “Prolégomènes à une théorie «mentaliste» des référents évolutifs”, G. Kleiber [1996], dans un recueil qui rassemble les résultats du “Programme Cognisciences sur l’anaphore” lui répond en réaffirmant avec énergie la conception réaliste, objectiviste, anti-mentaliste, qui soutend sa sémantique “référentielle” :

“Nous voulons dire par là que les expressions référentielles ne renvoient pas seulement à des entités discursives, des objets de discours, à des constructions mentales, à des objets élaborés par le discours, qui n’ont de validité et d’existence que dans et par le discours. Une telle hypothèse discursivo-cognitive de la référence, si elle a de quoi séduire (...) nous paraît fondamentalement méconnaître un point crucial, à savoir que le langage est tourné vers le dehors, vers ce qu’on appelle ou ce qu’on croit être la réalité ou le réel ou encore le monde” [p. 117]⁹.

⁹On peut supposer que sont visés en particulier Apothéloz et Reichler-Béguelin [1995] qui, dans le cadre des travaux sur la référence, opposent à cette conception réaliste une définition des référents comme “objets de discours”, “construits culturels”, comportant toujours “un paramètre anthropologique”.

... mais pas de tous

D’autres linguistes, tout en refusant de s’en tenir à la syntaxe, dessinent une autre ligne de clivage ; ainsi, J.-C. Coquet oppose à la nébuleuse pragmatique et sémantique, qu’il renvoie globalement du côté d’un mentalisme toujours susceptible de négliger la forme sensible — “l’encombrement des mots” — une linguistique de l’énonciation, prenant en compte “la pluralité des instances énonçantes” [1996, p. 8-9]. C’est refaire une place aux travaux en analyse de discours et/ou en linguistique textuelle prenant en compte les marques linguistiques de la subjectivité, que la pragmatique a négligées chez Benveniste, ne retenant de lui que l’invitation à passer de la langue au discours et non le moteur de cette ouverture, la spécificité de l’opération d’énonciation. C’est que la référence, pour Benveniste, passe d’abord et peut-être seulement, par la sui-référence des marqueurs de la personne. En énonçant “je”, rappelle Coquet :

“Le locuteur se désigne comme tel, il se prend pour référent de son propre discours. Il se désigne et non il se nomme. Il fait connaître que la langue et son support — lui-même — appartiennent au réel. (...) Le référent est inhérent à l’acte de langage. Telle est l’option phénoménologique dont j’ai essayé de montrer qu’elle était aussi celle de Benveniste et qu’elle s’appuyait sur un principe de réalité” [*ibid.*, p. 7].

Mais la préoccupation de Benveniste n’était pas la constitution d’une sémantique distinguée de la syntaxe. En dehors des principes qui annoncent une linguistique du discours, la façon dont peuvent être distingués dans les analyses concrètes *le* sémantique (seul terme qu’il emploie) et *le* sémiotique, n’est pas vraiment claire. On peut penser qu’il

cherchait plutôt à donner un statut théorique (à la fois philosophique et linguistique) à la notion de *sujet*, inséparable pour lui de l'interprétation des analyses empiriques. Quant à la référence, bien qu'il ait affirmé que "le sémantique prend nécessairement en charge l'ensemble des référents" [Benveniste, 1974, p. 64], on peut montrer qu'elle dépend toujours dans ses remarques de la *sui-référence*, c'est-à-dire de la situation chaque fois unique du locuteur, puisque la langue n'est mise en emploi que par un acte d'énonciation individuel, faisant de chaque phrase un événement particulier et "évanouissant" [Normand, 1992, 1996].

Cette perspective "phénoménologique", qui sert de point de départ à Coquet, est aussi étrangère aux travaux de sémantique et de pragmatique qu'à ceux de syntaxe formelle. Par l'affirmation de la pluralité des instances, elle évoque l'"hétérogénéité énonciative" chez J. Authier et, plus généralement, les travaux sur le discours inspirés de Bakhtine ; son arrière-plan saussurien (mais non immanentiste) la rapproche aussi de la sémantique "textuelle", ou "interprétative", de F. Rastier qui, étendant au texte la problématique de la valeur, situe clairement sa "sémantique différentielle" hors ontologie :

"Dans la perspective interprétative un mot ne se définit pas par rapport à des états de choses ou des états mentaux, mais par les contextes" [Rastier, 1995, p. 64].

De la grammaire à la cognition : l'anaphore

Cette division des linguistes, telle qu'elle se cristallise aujourd'hui sur la référence (sa définition et sa prise en compte) est à rapporter, même quand ce n'est pas explicite dans les textes, aux rapports que les différents courants établissent avec l'ensemble des recherches sur la cognition et leurs applications en "ingénierie de la langue"¹⁰. On sait que la nécessité de résoudre, au-delà des problèmes syntaxiques, les difficultés d'interprétation dans les échanges homme-machine, a été et reste un puissant stimulant des recherches sémantiques. Quelle est alors la place propre des linguistes ? La question peut-elle encore se poser ? C'est ce que P. E. Jones se demandait au terme d'une présentation épistémologique de la question de l'anaphore :

"Quel est l'objet proprement dit de la linguistique en tant que science ? Y a-t-il en fait un vrai objet «langagier» qui ne s'identifie pas avec les processus cognitifs ou informationnels ?" [1995, p. 24].

Pour "en sortir" il proposait le *texte* :

"De quel objet peut-on dire qu'il se déroule dans le temps et qu'il représente des choses réelles ? Cet objet n'est autre que le texte lui-même ! C'est le texte

¹⁰Pour un aperçu synthétique de la question cf. le n° 1 de Cahiers d'études et de recherches francophones, 1998.

en toute sa matérialité qui représente les choses de façon tout à fait originale et non par une «représentation mentale» dépouillée de matière et de textualité. Le texte lui-même est l'image objective (hors de nous) des choses et il faut pour cette raison rendre au texte ses propriétés symboliques" [*op. cit.*, p. 26].

Que cette réponse convienne ou non aux partisans d'une référence réaliste, le texte semble, effectivement, dans la dernière décennie, l'objet privilégié des travaux sur l'anaphore, passés de la grammaire à la pragmatique, de la stricte coréférence de la théorie du liage à la référence à tous les niveaux.

L'anaphore dans tous ses états

Sur cette question la pragmatique a opposé une critique frontale à la théorie de l'autonomie référentielle des syntagmes nominaux qui fait de la référence une propriété grammaticale intrinsèque des noms et la refuse aux pronoms. On pose, à l'inverse, qu'au niveau du discours, du texte, de l'énoncé, la référence qui est en jeu dans l'emploi des termes anaphoriques ne peut se réduire à des relations syntaxiques internes. P. E. Jones qui présente le domaine comme "un vaste champ de bataille théorique" résume ainsi la critique adressée à la conception dite "substitutionnaliste" que la grammaire générative a reprise à la tradition :

"L'idée d'autonomie référentielle est erronée parce que ce ne sont pas les mots qui réfèrent : la référence est un fait de communication et non pas de grammaire. (...) La syntaxe nous renvoie dans les relations internes des éléments du système linguistique ; la référence par contre nous conduit en dehors de ce système — référer c'est se rapporter au monde réel, c'est mettre en relation le langage et la réalité extralinguistique à l'aide de l'énoncé" [Jones, 1995, p. 18].

Dans le cadre même de la grammaire, P. Cadiot et A. Zribi-Hertz proposent dans le n° 97 de *Langages* un ensemble qui, se situant hors de "l'heuristique manichéenne de l'autonomie de la syntaxe", interroge la ligne de démarcation entre les contraintes proprement linguistiques et les autres contraintes cognitives mises en jeu dans "l'emploi du langage" [1990, p. 6]. Anaphore et deixis, anaphore et stéréotype, anaphore et inférence, anaphore associative, pragmatique, démonstrative, voire "infidèle"..., la littérature sur la question s'est multipliée. Une dimension nouvelle est apparue avec l'intérêt porté depuis quelques années aux référents dits "évolutifs" que Kleiber définit ainsi :

"Nous entendons par *référents évolutifs* non pas les changements de dénomination ou de description, c'est à dire d'expressions référentielles auxquelles peut donner lieu un même référent au fur et à mesure que le texte «évolue», mais bien les modifications, transformations ou mutations que peut subir ce référent lui-même. (...) En essayant de mettre au jour les conditions

d'emploi d'un pronom pour un référent "transformé", on se trouve en effet confronté non seulement au problème ontologique des changements du référent mais à celui du fonctionnement référentiel propre du pronom et, par delà, à la mécanique anaphorique en général" [Kleiber, 1996, p. 115-116].

Il s'agit, dit M. Charolles, dans le même ensemble consacré à la "continuité référentielle", de "mesurer jusqu'à quel point certaines formes de reprise sont sensibles au changement", autrement dit sont "acceptables" dans les contextes évolutifs [1996, p. 71-72].

Ainsi s'est ouvert aux linguistes le monde des métamorphoses de la fiction et science-fiction, et les problèmes ontologiques des recettes de cuisine, quand les morceaux de sucre deviennent sirop et le poulet fricot ; grâce à quoi on retrouve les puzzles, énigmes et paradoxes chers aux philosophes analytiques. Il s'agit moins de l'existence de tels objets (elle ne fait aucun doute, même quand elle est de fiction), mais de l'expression linguistique de leur identité et continuité référentielles, nécessaires à la cohérence du récit, et à l'interprétation par le lecteur. Mais comment les ressources de l'anaphore linguistique, en particulier pronominale, s'accommodent-elles de ces changements qui peuvent aller jusqu'au "saut sortal"(!) quand l'ogre se transforme en souris et que le chat botté *le* ou *la* mangea ?

La littérature sur le sujet, tout en reprenant et sophistiquant les mêmes exemples, représente une masse dont Kleiber, qui y a largement contribué, reconnaît "l'abondance et l'hétérogénéité difficilement accessibles et comestibles" [1996, p. 122]. Au-delà du caractère ludique des exemples, que les auteurs se renvoient dans un jeu d'initiés, il semble que l'intérêt des linguistes pour ces phénomènes aille de pair avec celui des psychologues cognitivistes élaborant des modèles de référenciation. Beaucoup plus que d'ontologie il s'agirait avec les référents évolutifs de comprendre les opérations, indissolublement psychologiques et linguistiques, par lesquelles un appareil cognitif peut établir une relation au monde dans des "situations en devenir", ce qui est selon J. E. Tyvaert [1996] le cas ordinaire de la perception.

Il reste qu'on peut s'interroger sur la place propre faite à la langue, s'il en reste une, dans ces travaux. On peut, en particulier, être troublé par les glissements terminologiques constants entre l'ordre des mots et celui des choses, qu'ils soient ludiques — lorsque Kleiber se demande si le pronom "se désintègre" avec le référent dans le cas des carottes râpées [1996, p. 134] — ou de l'ordre de l'évidence (psycholinguistique) : ainsi la commutation de *référent* et *antécédent*, dans un article qui semblait d'abord les distinguer puis les conjoint dans une entité (mentale) unique [Schnecker, Bianco, 1995]. De la même façon les termes *référent* et *référence*, ainsi qu'*anaphore* et *anaphorique* sont généralement interchangeables dans les textes, ce qui favorise l'indistinction entre la description linguistique des expressions "référentielles" et les hypothèses explicatives sur les opérations de mise en relation de la langue et du monde.

«Quelles sont vos références ?»

Ces quelques repères sur l'apparition et l'expansion du thème de la référence chez les linguistes, loin de prétendre rendre compte de l'ensemble multiforme de ce qui s'écrit sous ce titre, n'étaient qu'une tentative de débrouillage. Un état des lieux, s'il était faisable, outrepasserait les limites d'une introduction à laquelle on ne demande que de présenter la question dont va traiter l'ensemble qui suit. Il ne s'agissait que de ressaisir ce qui se reconnaît, se retrouve ou se dispute, sous ce terme lourdement chargé, rassemblant linguistes et psycholinguistes sous l'autorité d'une philosophie passée à la science, avec la garantie qu'on s'occupe de ce qui "existe vraiment" (selon la revendication de Kleiber).

Car la référence c'est d'abord le domaine des "garanties" : ainsi ce qu'autrefois on attendait des lettres d'un précédent employeur est aujourd'hui remplacé selon les cas par un C. V. ou une bibliographie, cautionnés par la science dans ses institutions diplômante et éditoriale. C'est le domaine de la réalité dont, affirment les linguistes de la référence, il importe de s'occuper au lieu de penser, comme le dit J. Moeschler [1998, p. 17], que "le langage ne serait pas connecté à la réalité". Il fait suivre cette accusation explicite d'une inférence inquiétante qui, invoquant des "positions philosophiques difficilement acceptables" comme le "relativisme", renvoient ceux qui s'obstinent à une "position anti-référentielle" (en l'occurrence Weinrich !) aux "impostures intellectuelles" dénoncées par Sokal et Brickmont (étrange accent de tribunal !). Quand "l'anxiété ontologique" a besoin à ce point de garantie, la "science" prend force de loi et il est permis d'évoquer la "Référence absolue" dont P. Legendre a montré avec force le statut imaginaire, commun au Droit et à la Science [1985, 1989]. Mais nul ici ne parlera de ce que la psychanalyse pourrait dire sur les référents, en particulier évolutifs, et sur le rôle de la langue dans l'"ancrage référentiel" des objets, à commencer par celui qui fixe opportunément l'identité et la continuité fluctuantes de la personne qui dit "je" (*ipse* sinon toujours *idem*), comme celui de n'importe quel objet du monde compacté dans l'expression qui le désigne.

L'important aujourd'hui n'est-il pas de pouvoir tout coder dans une base de données, y compris les référents les plus évolutifs ? C'est ce que permet le SGML (*Standard Generalized Markup Language*) : ainsi de Saint-Petersbourg à Petrograd, Leningrad et retour à Saint-Petersbourg, il suffit d'encadrer de suffisamment de "balises" et de prévoir un "link" [Bruneseaux, 1998]. Ainsi se rassure, par le pouvoir des langages, l'inquiétude que Linsky disait "ontologique".

Quelques positions diversement militantes

Les articles qui composent ce numéro ne représentent pas les résultats d'un programme commun de recherche ; comme l'indique le titre, il ne

s'agit que de proposer quelques "positions" sur le sujet qui agite diversement chacun. On a donc rassemblé des points de vue différents et des approches disjointes au risque de l'éclectisme et au bénéfice de la diversité. On retrouvera les principaux thèmes abordés ci-dessus dans des textes qu'on peut regrouper en trois ensembles distincts :

Les articles d'**Henri Portine** et de **Vincent Nyckees** nous donnent des repères dans la tradition logico-linguistique.

Portine prend le cas emblématique du triangle sémiotique d'Ogden et Richards, référence théorique durable dans la longue élaboration des relations pensée-langue-monde. Pour lui ce schéma reste ouvert à plusieurs lectures, y compris celle qu'il en propose et qui s'appuie à la fois sur la théorie culiolienne et sur les travaux contemporains autour de l'anaphore ; réfléchir sur le processus interprétatif suppose pour lui de faire sa place à l'aspect conceptuel des opérations.

Nyckees développe l'opposition par laquelle la sémantique cognitive s'est dégagée de la sémantique formelle. Il rappelle la critique ("constructive") de Lakoff et Johnson à l'égard de la sémantique vérité-conditionnelle et du cognitivisme orthodoxe où ceux-ci voient la forme logiciste du réalisme métaphysique (théorie de la vérité-correspondance) et il montre que cette critique les mène à leur propre voie : une théorie de la référence ancrée dans l'expérience sensori-motrice, soit une position philosophique sur la "généalogie de la conceptualisation humaine", que l'auteur semble adopter, avec quelques réserves.

Ces deux premiers articles qui résument les relations conflictuelles des courants sémantiques actuels par rapport à la logique sont suivis d'un deuxième ensemble dont le rapport au cognitivisme est moins direct et qui posent la question de la référence à partir de positions linguistiques bien spécifiques.

Jean-Jacques Franckel, présentant la place de la référence dans la théorie d'A. Culioli montre que cette linguistique, qui se veut une sémantique, est loin d'ignorer la question de la réalité, sans pour autant confondre les niveaux. À l'appui d'une vision constructiviste, les données qu'il présente l'amènent à poser une spécificité du langage dans les mécanismes cognitifs : loin de mobiliser des référents extérieurs, l'énonciation construit des "valeurs référentielles" qui "sont produites par les énoncés de langue et n'existent que par eux", dans une corrélation entre signification et contextualisation.

Christian Cuxac éclaire, à partir de la situation spécifique des locuteurs sourds et du fonctionnement de la "langue des signes", des aspects de la construction de la référence susceptibles de conduire à des pistes cognitives. Il fait l'hypothèse de "stabilisations conceptuelles pré-linguistiques" qui s'ancreraient dans la perception et met en évidence l'importance du "processus d'icônicisation de l'expérience" dans la catégorisation de la référence. Dans les deux cas cette analyse du sens en devenir ouvre sur une conception de la référenciation comme "dynamique interactive".

Un troisième ensemble retrouve la question des référents évolutifs avec l'article de **Guy Achard-Bayle**, participant actif de ce programme de recherche et, de façon plus distante, avec le développement de **Jean-François Jeandillou** sur l'opacité propre aux référents des textes parodiques. Achard-Bayle, part du "débat actuel" et du constat que "les référents évolutifs ont (encore) un pied dans l'ontologie, un autre en sémantique référentielle" si bien qu'on passe de l'une à l'autre "suivant les cas qui se présentent". Or il s'agit pour un linguiste, à la différence des logiciens, de traiter de l'identité des expressions référentielles en prenant en compte "la forme textuelle des avatars". L'auteur pense qu'on peut réconcilier les analyses ontologiques et textuelles à partir de la "subjectivité de la référenciation" et du rôle du point de vue dans la variation des désignations. La parodie, qui intéresse Jeandillou, est un cas bien particulier de relation référentielle puisque le référent est lui-même un texte qu'il ne s'agit pas de nommer (ce n'est pas de la citation) ni de prédiquer (ce n'est pas du commentaire) mais d'imiter. Il s'agit moins d'une référence à un texte que d'une relation à l'intertexte, permettant la construction d'un hypertexte à partir d'un hypotexte reconstruit. Le problème de la référence est ici, en quelque sorte, contourné à partir d'un "contrat de lecture" qui établit une connivence ludique très éloignée de l'obsession de la réalité. L'objet-texte permet d'éviter la position "réaliste" de la sémantique référentielle pour se situer dans une linguistique textuelle ou discursive. Il nous semble que c'est aussi, bien que moins clairement, la position d'Achard-Bayle.

Les deux articles suivants se situent (de façons très différentes) dans une linguistique de "la langue", intégrant la dimension de l'interprétation. L'article d'**Annie Montaut** s'insère dans les travaux de syntaxe qui prennent en compte ses "limites" (cf. *supra Langages*, n° 90, 1997) et s'appuient sur la syntaxe fonctionnelle de S. Kuno. Partant des particularités du pronom réfléchi en hindi, elle pose la question de sa construction référentielle dans les cas où il est sans antécédent. Elle met en évidence un fonctionnement qui est loin de "la transparence de l'anaphore incolore ordinairement associée au réfléchi". Il s'agit dans ce cas d'une référence "floue", construction d'une relation d'appartenance à la sphère de l'énonciateur. Reprenant les remarques de Benveniste sur le thème indo-européen du réfléchi elle conclut à un double mouvement du sujet, se posant comme tel et s'affirmant en liaison étroite avec les autres.

Claudine Normand reprend la question de certains emplois de l'anaphorique *en* dont le rapport à la référence lui paraît peu abordé par les analyses grammaticales. L'article commence par une prise de position critique sur la question des référents évolutifs à partir des cas de désignation des individus humains dans les changements constants qui les affectent ; l'emploi des pronoms de personne permet d'esquiver dans l'usage courant les effets de ces changements bien "réels" sans que se

pose, la plupart du temps, de problème d'acceptabilité. De même l'anaphorique *en* dans nombre d'emplois familiers, a pour effet, grâce à l'absence d'un antécédent qui imposerait des précisions, de référer directement à une réalité indéterminée qu'il serait trop difficile ou désagréable d'explicitier. Dans ces énoncés, l'anaphorique construit une valeur référentielle propre, l'indétermination d'une réalité qu'il vaut mieux ne pas nommer.

L'article de **Pierre Caussat** reste délibérément à part. Nous précisant d'emblée qu'il n'entre pas dans le débat scientifique sur la référence, il veut, en philosophe (mais loin des inquiétudes de Russell) dégager le langage d'une relation étouffante à une référence confondue avec "le Référent, c'est à dire la Chose érigée en despote". Il développe, au nom d'une raison, certes spéculative *mais* strictement argumentée, un plaidoyer pour les opérations d'une référence rendue à ses "potentialités", contre "la pente spontanée du langage qui est d'aller d'abord au Référent" ; ce qui, avec un point de départ très différent (ici, tacitement, Humboldt), n'est pas sans rapport avec la critique évoquée *supra* de P. Legendre.

Claudine Normand

Bibliographie

APOTHÉLOZ (D), REICHLER-BEGUELIN (M. J.)

1995, "Construction de la référence et stratégies de désignation", *TRANEL (TRAVAUX NEuchâtelois de Linguistique)*, n° 23, p. 227-271.

BENVENISTE (É.)

1974, *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Paris, Gallimard.

BOUQUET (S.)

1997, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.

BRUNESSEAU (F.)

1998, "Noms propres, syntagmes nominaux, expressions référentielles : repérage et codage", *Cahiers d'études et de recherches francophones*, vol. 1, n° 1.

CADIOT (P.), ZRIBI-HERTZ (A.), dir.

1990, "Aux confins de la grammaire : l'anaphore", *Langages*, n° 97.

CASSIN (B.)

1992, "Que veut dire : dire quelque chose", *Sémiotiques*, n° 2, p. 75-91.

CHAROLLES (M.)

1996, "Identité, changement et référence pronominale", «La Continuité référentielle», G. Kleiber, C. Schnedecker, J.-E. Tyvaert, eds., *Recherches linguistiques*, n° 20, p. 71-95.

COQUET (J.-C.)

1996, "Nouvelle problématique de l'énonciation" (Avant-propos), *Sémiotiques*, n° 10, p. 5-14.

De MULDER (W.)

1995, "Prologomènes à une théorie «mentaliste» des référents évolutifs", *Sémiotiques*, n° 8, p. 109-131.

FEHR (J.)

à paraître, *Entre langues et signes : Ferdinand de Saussure dans tous ses écrits*, PUF.

FREGE (G.)

1971, *Écrits logiques et philosophiques*, trad. fr. de C. Imbert, Paris, Seuil.

JACQUES (F.)

1989, "Référence et Différence : la situation originare de la communication", p. 493-512, in *Encyclopédie philosophique universelle*, Paris, PUF.

JONES (P. E.)

1995, "Anaphore et épistémologie", *Sémiotiques*, n° 8, p. 9-30.

KLEIBER (G.)

1996, "Référents évolutifs et pronoms : une suite", «La Continuité référentielle», G. Kleiber, C. Schnedecker, J.-E. Tyvaert, eds., *Recherches linguistiques*, n° 20.

LEGENDRE (P.)

1985, *L'Inestimable objet de la transmission*, Paris, Fayard.

1989, "L'Ordre juridique a-t-il des fondements raisonnables ?" *La Folie raisonnée*, M. Cadoret, éd., Paris, PUF.

LINSKY (L.)

1967, *Referring*, Routledge & Kegan Paul ; *Le Problème de la référence*, trad. fr., Paris, Seuil, 1974.

MOESCHLER (J.)

1998, "Le Temps dans la langue : de la grammaire à la pragmatique", *Cahiers d'études et de recherches francophones*, vol. 1, n° 1, p. 14-23.

NEF (F.)

1992, "Sémantique et ontologie (II) : un survol", *Sémiotiques*, n° 2, p. 7-17.

NORMAND (C.)

1992, "Benveniste : une linguistique saussurienne de la signification", *LINX*, n° 26, p. 49-75.

1996, "É. Benveniste : quelle sémantique ?", *LINX*, n° spécial, «Du dire et du discours : Hommage à Denise Maldidier», p. 221-240.

RASTIER (F.)

1995, "Le Terme : entre ontologie et linguistique", *La Banque des mots*, n° 7.

SAUSSURE (F. de)

[CLG]

1968, *Cours de linguistique générale*, éd. critique par R. Engler, O. Harrossowitz, Wiesbaden.

SCHNEDECKER (C.), BIANCO (M.)

1995, "Antécédents «dispersés» et référents conjoints", *Sémiotiques*, n° 8, p. 79-108.

STEINER (W.)

1979, "A Profusion of Semioticians", *Semiotica*, n° 25, 1/2.

TYVAERT (J.-E.)

1996, "Préparation linguistique à la référenciation", «La Continuité référentielle», G. Kleiber, C. Schmedecker, J.-E. Tyvaert, eds.

